

Seconde Guerre mondiale: la vie dans un camp de réfugiés en Suisse : lorsqu'explosait la joie de vivre

Autor(en): **Ginsberg, Inge**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **25 (1998)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-912839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Seconde Guerre mondiale: la vie dans un camp de réfugiés en Suisse

Lorsqu'explosait la joie de vivre

Les conditions de vie dans les camps de réfugiés en Suisse, durant la Seconde Guerre mondiale, étaient-elles vraiment intolérables? Une ancienne réfugiée répond par la négative et raconte.

Le bâtiment industriel ressemblait pour moi au paradis. Baigné du soleil d'automne, au pied de l'Üetliberg, avec sa petite rivière et ses vieux arbres aux feuilles teintées des couleurs de l'automne... Même le discours d'accueil du commandant du camp était à

*Inge Ginsberg **

mes oreilles une musique céleste. «Ici, vous pouvez survivre à la guerre. Malheureusement, ce n'est pas un hôtel de luxe. Nous avons dû accueillir trop de réfugiés à la fois.»

Qui cela dérangeait-il? Nous étions en vie. Apportant la preuve que les hommes et les cafards sont les créatures possédant les plus grandes facultés d'adaptation de toute la création. 300 hommes avaient été casés en bas, 300 femmes et enfants en haut. Chacun avait reçu une natte de paille de 80 centimètres et deux couvertures. Nous avions à manger de la soupe, du chou, des pommes de terre.

Beaucoup d'entre nous avaient déjà séjourné dans des camps en France et savaient qu'il fallait emballer la ration de pain dans un foulard et la suspendre au plafond. Je m'installai avec une amie sur un lit de paille double, ce qui nous permettait d'utiliser la quatrième couverture comme oreiller. D'autres femmes arrangèrent aussi leur niche avec fantaisie, y ajoutant une touche personnelle grâce à des tissus et petits riens qu'elles avaient pu sauver.

Souveraineté sur les toilettes

Très vite, des comités se formèrent, qui étaient responsables de la propreté, de la gestion des toilettes, des contacts avec la direction du camp, etc... Une imposante Viennoise et ses deux filles tout aussi développées s'attribuèrent d'office la direction des toilettes. Il y avait cinq WC pour 300 femmes. Plus précisément, il n'y en avait que quatre, car le cinquième était loué aux plus offrants des couples pour

un quart d'heure d'intimité. Il était occupé sans interruption. La grosse dame gérait ça de manière impartiale et en toute moralité: elle n'acceptait de louer l'endroit qu'à des couples mariés et seulement s'ils pouvaient payer.

Monsieur Kaiser, un prestidigitateur sur le retour, et sa toute jeune épouse, acrobate, montaient chaque semaine un nouveau spectacle. Il y avait des sketches, de la musique, de la magie, on dansait et on riait. Tout le monde participait. La peur de mourir disparue, on laissait exploser la joie de vivre.

Individualisme malgré l'uniforme

Nous étions toutes habillées de la même jolie robe-tablier bleu et blanc. Mais détrompez-vous, malgré cet uniforme, chacune avait sa note personnelle. Madame Sacher-Masoch utilisait sa ceinture pour attacher son haut chignon et nouait un châle multicolore autour de la taille. Elle fut immédiatement imitée. D'autres nouaient la ceinture directement sous la poitrine ou bas sur les hanches. Nous défaisions les vieux pull-overs qui nous étaient offerts et en tricotions de nouveaux et magnifiques modèles. Dans l'atelier de couture, les costumes d'hommes étaient transformés en tailleurs pour dames dernier cri. L'époque était à la créativité.

Un adjudant vendait des pommes à bon marché et il n'arrivait jamais à satisfaire la demande. J'entends encore aujourd'hui son «S hätt kei Öpfi meh» («Y a plus d'pommes»). Seul un employé du camp, de retour de la légion étrangère, nous cherchait des noises. Si nos couvertures n'étaient pas pliées au millimètre près, il les envoyait par terre dans la neige. S'il entendait du bruit après l'extinction des feux, il y avait des appels nocturnes au garde-à-vous. Il ne se rendait pas compte que nous étions

des gens perturbés, qui avions dû fuir et avions perdu des proches et tous nos biens. Mais, heureusement, cet homme disparut assez vite.

Nous pouvions – mais ce n'était pas une obligation – faire une promenade quotidienne soit sur le Felsenegg, soit le long de la Sihl. La plupart du temps, la promenade nous conduisait comme par hasard à une auberge à l'heure du goûter. La plupart du temps, nous étions, comme par hasard, invitées par de sympathiques et généreuses personnes. Une fois par semaine, nous nous rendions à Kilchberg, aux bains publics, pour nous doucher et nous pouvions ensuite, officiellement, aller à la boulangerie choisir entre 100 grammes de pain et un biscuit. Il faut rappeler qu'à cette époque chaque Suisse n'avait également droit qu'à une ration de 100 grammes de pain par jour.

Et il y avait des amourettes. Werner Rings échangea ainsi sa femme contre madame Sacher-Masoch, qu'il épousa aussi plus tard. Quant à moi, à peine âgée de 20 ans, j'étais tombée amoureuse de Hans von Rathenau, qui en avait 39 et était le neveu du politicien allemand Rathenau.

Quelques années plus tard, je ne reconnus même pas le vieux monsieur qui me saluait si cordialement. Il n'avait plus rien de l'homme affamé et maigre que j'avais connu alors à Adliswil; il était devenu moins séduisant. Il m'arrive souvent de rencontrer encore d'autres compagnons de camp dans le monde entier. La plupart ont réussi. Nous aimons toujours évoquer, comme d'anciens combattants, l'époque où nous dormions sur la paille. ■



Suisse – Seconde Guerre mondiale

En 1995, à l'occasion du jubilé de la fin de la guerre, le Conseil fédéral a pris position sur la politique de notre pays durant la Seconde Guerre mondiale. Plus tard, il s'est engagé à faire toute la lumière sur cette époque de notre histoire. La Suisse n'en a pas moins fait l'objet d'une avalanche de critiques émanant de l'étranger. La situation ne s'est détendue qu'après l'accord conclu entre les grandes banques, les auteurs de plaintes collectives et les organisations juives aux USA.

La «Revue Suisse» a, dès le début, ouvert le débat à ce propos, publiant durant deux ans, dans ses colonnes, des articles consacrés aux différents aspects de cette question. Le présent article consacré aux camps de réfugiés met un terme à cette série consacrée à la Suisse et la Seconde Guerre mondiale. Nous y reviendrons, bien entendu, si l'actualité l'exige.

* Inge Ginsberg est journaliste. Elle vit aujourd'hui à New York et Zurich.